

L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

189 | 2009

Oralité et écriture

La singulière défaite de l'anthropologie

Guillaume Rozenberg



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22058>

DOI : 10.4000/lhomme.22058

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2009

Pagination : 243-252

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Guillaume Rozenberg, « La singulière défaite de l'anthropologie », *L'Homme* [En ligne], 189 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2011, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/22058> ; DOI : 10.4000/lhomme.22058

La singulière défaite de l'anthropologie

Guillaume Rozenberg

DE DEUX CHOSES L'UNE.

Ou bien l'étude anthropologique du suicide n'en est qu'à ses balbutiements. Edward Westermarck, connu pour ses recherches sur le mariage, a beau avoir fait du suicide le sujet d'un essai d'anthropologie morale comparée, soulignant de bonne heure la relativité culturelle et historique du phénomène (1908), Bronislaw Malinowski, surtout, a beau avoir placé un suicide trobriandais, consécutif à une relation incestueuse, au point de départ d'une réflexion sur l'ordre et le désordre dans les sociétés primitives (1980 [1933] : 55 *sq.*), le suicide souffrirait d'être encore un objet anthropologiquement mal identifié. De fait, noyées dans la bibliographie colossale relative à la mort volontaire, les références anthropologiques de langue anglaise ou française, pour la plupart des articles, ne dépassent pas à vue de nez une grosse cinquantaine. Le manque serait remédiable. Un peu plus de curiosité de la part des ethnologues permettrait d'éclairer ce point injustement aveugle de leur perspective et d'élever le suicide à la dignité anthropologique qu'il mérite.

Ou bien le suicide n'est pas un objet anthropologique. Excepté quelques cas où le phénomène, de par sa saillance, sa fréquence ou son aspect stéréotypé, contraint l'ethnologue à s'interroger, le suicide relèverait, en règle générale et en dernier ressort, du savoir d'autres disciplines (psychologie, sociologie, biologie). Il n'aurait pas ou peu de rapport avec la « culture », référent premier de l'approche anthropologique. Il ne représenterait pas une réponse culturellement instituée à des situations socialement engendrées. Ainsi s'expliquerait l'indifférence tranquille des ethnologues à son égard. Dans ces conditions, rien ne servirait de s'évertuer à ériger le phénomène en point de mire de l'enquête de terrain. L'anthropologie n'aurait rien à dire ou presque en la matière – chose, certes, qui ne lui ressemble pas.

_____ À propos de Charles J.-H. Macdonald, *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines*, Honolulu, University of Hawai'i Press, 2007.

Ce n'est pas l'un des moindres mérites de l'ouvrage de Charles Macdonald, *Uncultural Behavior. An Anthropological Investigation of Suicide in the Southern Philippines*, que d'offrir l'occasion de poser la question. Bizarrement, en dépit de l'anormal sous-développement de l'anthropologie du suicide, la possibilité d'une telle anthropologie n'avait jamais été envisagée comme problématique, comme requérant un examen *per se*. Les quelques ethnologues traitant du phénomène s'étaient, au mieux, contentés de souligner l'étonnante pénurie de recherches, de rappeler les cadres théoriques existants (pour s'en démarquer, suggérer des amendements ou des approfondissements), avant de s'engager dans l'analyse de leurs matériaux. Charles Macdonald, quant à lui, saisit la question à bras-le-corps. Il la formule et y répond toutefois dans des termes qui laissent perplexe.

Depuis l'œuvre justement célèbre de Durkheim (1995 [1897]), le plus significatif pour les sciences sociales reste le taux de suicide et ses écarts (entre nations, entre confessions religieuses, entre sexes, entre professions, etc.). La plus ou moins grande propension au suicide est supposée dire quelque chose sur la nature ou l'état de la communauté considérée. Les investigations anthropologiques, dans leur écrasante majorité, ont pour origine la découverte d'un fort taux de suicide, propre à une population dans son entier ou à l'une de ses composantes (les femmes, les jeunes hommes), singularité dont il s'agit d'élucider les causes. Nul ethnologue n'a jamais eu l'idée d'étudier le suicide pour la simple raison qu'il représenterait une occurrence rare dans « sa » population.

L'expérience de Charles Macdonald, adepte d'une anthropologie de veine classique (les mythes, les rites, la parenté), atteste cette manière de voir, c'est-à-dire, jusqu'à un certain point, de ne pas voir. Son intérêt pour la mort volontaire s'autorise d'une observation troublante : un taux de suicide extraordinairement élevé, particularisant un groupe au sein de l'ensemble ethnolinguistique objet de ses recherches. L'ensemble Palawan, 40 000 à 50 000 individus habitant la partie sud de l'île du même nom, se divise en plusieurs groupes aux dialectes mutuellement intelligibles et aux systèmes socioculturels similaires, à l'exception du domaine religieux où se dessinent des variations. Il n'est pas infondé de parler d'une culture palawan. Or, à l'occasion d'un séjour sur place au début des années 1970, Charles Macdonald constate, chez les membres d'un groupe de 3 000 à 3 500 personnes occupant une zone côtière isolée, une prédilection distinctive pour le suicide. Attitude qui en dit long sur le statut anthropologique du suicide – ou plutôt sur son non-statut –, l'ethnologue néglige d'abord le phénomène, qu'il met sur le compte d'une affaire d'expropriation foncière menaçant la survie du groupe. Plusieurs retours sur le terrain le convainquent néanmoins que le fait de la mort volontaire n'a, en l'occurrence, rien de conjoncturel.

En l'absence de statistiques officielles, Charles Macdonald entreprend une vaste enquête démographique, qui lui permet d'arriver à une estimation du taux annuel de suicide au sein du groupe sur une période de vingt-cinq années : entre 136 et 173 pour 100 000. Sans parler des pays occidentaux (le taux en France est d'environ 20 pour 100 000 et il est assez élevé), une seule population exotique

peut, d'après les témoignages anthropologiques, se prévaloir d'un taux équivalent ou supérieur, les Aguaruna, Jivaro de l'Amazonie péruvienne (p. 205). Cela étant, l'ethnologue se demande : « Pourquoi ? ».

Aux yeux de Charles Macdonald, une anthropologie digne de ce nom doit être capable de découvrir un principe socioculturel constitutif du suicide, c'est-à-dire commun à tous les types de suicide au sein d'une population ; un principe qui renseigne, dès lors, sur le taux de suicide dans sa globalité. Et ce principe doit ressortir au registre de la causalité. Les analyses en termes de signification ou de fonction (le suicide comme arme de vengeance par exemple), parce qu'elles éludent le problème fondamental de l'étiologie du phénomène (il est bien des manières de se venger), s'assimilent à des faux-fuyants. L'ethnologue pourra crier victoire si et seulement si il parvient à isoler un ou des déterminants socio-culturels au suicide. Bref, interprétation ne saurait valoir explication, et seul l'accès à cette dernière légitime l'utilité d'une approche anthropologique du suicide. Les développements de l'ouvrage vont précisément consister en une démonstration, accomplie en trois mouvements et une finale, de l'inaptitude de l'anthropologie à « expliquer le suicide » – en une affirmation, autrement dit, de sa faiblesse.

Charles Macdonald concentre d'abord son attention sur un cas, le suicide d'une mère de trois enfants âgée d'à peine trente ans. Sumling s'est donné la mort le 9 août 1989 après que ses frères, excédés par la relation adultère de son mari, avaient décidé d'exiger le divorce. Le mari infidèle, lorsqu'il a découvert son épouse pendue à un arbre, a voulu à son tour mettre fin à ses jours, sans succès. Par chance (si l'on peut dire), Charles Macdonald est arrivé au village juste après la mort de Sumling. Avec un art consommé de l'ethnographie, il retrace les événements qui ont marqué l'affaire. Il décrit la marche de la machine coutumière, mise en branle afin de juger le mari et sa maîtresse. Ceux-ci sont en effet tenus pour responsables de la tragédie. Le suicide, ce suicide au moins, apparaît comme le moteur d'un drame social, au sens de Victor Turner.

À l'issue de la description et des commentaires qui la concluent, le lecteur retient son souffle. Tout l'incite à croire que l'auteur est sur le point de prolonger cette magistrale étude de cas par des développements théoriques de portée générale sur le rapport entre suicide et structure sociale. Mais voici : le suicide de Sumling et ses suites, à la vérité, ne nous apprennent rien ou presque sur *le* suicide au sein du groupe concerné. Tout suicide n'est pas conçu comme un homicide, tant s'en faut. Le recours à une manière de procès mettant en cause un ou des responsables compte pour cinq ou six cas seulement parmi les 61 à propos desquels Charles Macdonald dispose d'une information suffisante. Ce piètre ratio et le souci d'embrasser le phénomène dans sa totalité servent de justification à une réorientation de l'analyse.

L'ethnologue abandonne l'approche microscopique au profit d'une démarche typologique. Il expose brièvement, un à un, les 61 cas de suicide connus, qu'il ordonne en seize catégories à partir du motif attribué à l'acte par les informateurs (vieillesse et maladie, conflit domestique, jalousie ou désertion d'un époux, etc.). Autant le tableau du suicide de Sumling et de ses prolongements parlaient au

lecteur ethnologue, autant cette aride recension des morts volontaires le rebute. La complexité psychologique et sociologique de chaque situation, aussi bien que les réactions après coup échappent au traitement, en raison sans doute de la pauvreté des témoignages *a posteriori* et, aussi, de la nature des données recherchées par l'enquêteur (les « causes » du suicide). De drame social, le suicide devient fait divers.

L'exposé achevé, Charles Macdonald s'interroge : existe-t-il un dénominateur commun à l'ensemble des suicides, qui permettrait de qualifier le phénomène dans sa généralité et d'expliquer sa prégnance ? Peut-on réduire la masse disparate des morts volontaires à un principe suicidaire ou à un modèle de suicide ? Reconnaissant d'emblée l'impossibilité de parvenir à un schéma unique, valable pour toutes les occurrences, l'auteur établit cinq « profils de suicide » au sein du groupe : suicides de mélancolie, suicides liés aux relations entre les genres, suicides par colère ou par passion, suicides multiples par chagrin, suicides impulsifs d'adolescents. La typologie se borne à proposer une catégorisation simplifiée des situations de stress ou de souffrance. Les profils se confondent pour partie, tandis que tel profil intègre à partir d'un seul critère psychologique des cas sociologiquement distincts. En fin de compte, on se trouve aussi peu convaincu de la pertinence et de l'utilité de cette typologie que son auteur lui-même, qui la torpille sans merci en multipliant les restrictions et les mentions de ses défauts. Visiblement, Charles Macdonald s'est engagé dans une voie sans issue, qui l'amène tout droit à ce truisme d'un intérêt anthropologique douteux : le suicide est une solution définitive à une situation de souffrance aiguë.

Le remarquable taux de suicide du groupe s'avérant insondable énigme pour l'anthropologie, l'auteur se tourne vers les travaux de ses collègues, troisième moment de sa démonstration. Les ethnologues confrontés au phénomène du suicide dans d'autres contextes ont-ils eu plus de succès ? Ont-ils réussi à « expliquer le suicide » dans leur population, depuis les Aguaruna de l'Amazonie péruvienne jusqu'aux habitants des îles Truk de Micronésie, en passant, entre autres, par les Vaqueiros d'Espagne et les Gisu de l'Ouganda ? La question nous vaut ce qui constitue le premier bilan critique de la littérature anthropologique sur le suicide. L'auteur présente les principaux travaux, en en signalant les failles ou les points aveugles. Il dégage deux grandes manières d'appréhender le suicide, non mutuellement exclusives : l'« approche sociopsychologique » et l'« approche ethno-psychiatrique ». La première, nettement dominante, est d'orientation durkheimienne (comment l'organisation sociale ou ses dérèglements conduisent l'individu au suicide), la seconde d'orientation freudienne (comment les affects individuels – dépression, narcissisme, culpabilité, agressivité, relation à la mère –, en partie gouvernés par la culture, conduisent au suicide). L'une sociologise la psychologie, l'autre la culturalise. Qu'en est-il de leurs vertus explicatives ?

Si, d'après Durkheim, l'étude sociologique du suicide se justifie par la relative stabilité du taux social de suicide par-delà le renouvellement des individus qui composent la société, les ethnologues, note Charles Macdonald, ne s'intéressent pour leur part quasi jamais au taux de suicide indigène dans sa globalité. Ils ne traitent que d'un ou de plusieurs types de suicide, les plus saillants et les plus

faciles à exploiter d'un point de vue anthropologique ; ainsi, en Micronésie et à Samoa Ouest, du suicide des jeunes hommes, qui explose dans les années 1960 et 1970. Ce faisant, ils laissent un résidu – qui peut représenter la majorité des cas – inexploré et inexpliqué. L'anthropologie du suicide pêche en premier lieu par son caractère partiel et partial. Pire, les ethnologues se révèlent incapables d'« expliquer » la ou les formes de suicide sur lesquelles ils ont jeté leur dévolu. Soit qu'ils taillent à la serpe, en réunissant dans une seule catégorie, sur le fondement d'un critère unique (vengeance, chagrin, etc.), un ensemble d'occurrences qui diffèrent sur bien des aspects, également pertinents pour comprendre les ressorts de la tragédie. C'est, selon Charles Macdonald, l'« erreur statistique », laquelle simplifie à l'extrême un phénomène complexe en le réduisant à un motif ou à une explication. Soit qu'ils s'égarer dans le dédale des faits, en décortiquant une ou des occurrences concrètes afin de mettre en évidence une séquence d'événements ou une modalité affective aboutissant au suicide, alors que cette séquence ou cette modalité ne représentent qu'une illusion d'explication : un autre individu vivant une histoire identique ou partageant la même psychologie ne se suicidera pas forcément. C'est l'« erreur de l'étude de cas », laquelle fait comme si certaines matrices de stress étaient fatalement suicidogènes. En toute éventualité, la « cause » du suicide échappe.

À suivre Charles Macdonald, le suicide serait, pour ainsi dire, le fossoyeur de l'anthropologie. Il aurait raison, plus largement, des sciences sociales. L'auteur, au terme de son travail, ne s'en affirme pas moins résolu à trouver une « explication » au phénomène dans le groupe qui l'intéresse. Il s'agit de rendre compte du taux de suicide dans sa globalité et de son niveau, sensiblement plus élevé que dans les autres groupes palawan. La solution formulée en finale articule trois hypothèses.

Charles Macdonald s'appuie d'abord sur un constat : les quelques sociétés exotiques connues pour un taux élevé de suicide présentent entre elles des différences marquées sur le plan de la culture et de l'organisation sociale ; leur seul point commun est d'être plutôt fermées et endogames. Or des découvertes récentes montrent qu'il existerait une prédisposition neurobiologique d'origine génétique au comportement suicidaire. L'ethnologue suggère alors que le groupe étudié, du fait de son endogamie, constituerait un isolat génétique dans lequel un exemplaire défectueux du gène contribuant au comportement suicidaire se serait imposé.

Cette hypothèse, Charles Macdonald l'institue socle de son « explication » tout en marquant son insuffisance. La présence de l'exemplaire défectueux du gène expliquerait une prédisposition au suicide d'un certain nombre d'individus au sein de la population, et non le suicide proprement dit. Pour que la tendance génétique s'exprime, encore faut-il que l'environnement y réponde et la stimule, à savoir que le recours au suicide appartienne à l'ordre des possibles. Aussi Charles Macdonald avance-t-il la deuxième pièce constitutive de son explication : l'« hypothèse de la vague », inspirée par l'observation de processus d'imitation, de suggestion, de contagion dans le phénomène du suicide. Par la notion de « vague », l'auteur entend le processus de socialisation des individus, et il cite, à l'appui, la sociologue Unni Bille-Brahe : « Le comportement suicidaire est

appris » (p. 264). Les gens du groupe vivent dès la plus tendre enfance dans un milieu où il est question de suicide et où le suicide est pratiqué. Ils intériorisent par conséquent une certaine image du suicide, vu comme issue à une situation douloureuse. « Le suicide devient un modèle accepté de comportement, une option ouverte à l'individu, quoique condamnée par les règles culturelles et sociales explicites » (p. 265). L'idée du suicide fonctionne à la manière d'un « archétype subliminal », dans le sens où elle ressortit à une orientation de la pensée collective infra-consciente. Après la biologie, l'ethnologue convoque la psychologie des profondeurs façon Carl Jung.

Reste à comprendre comment le suicide est devenu ce qu'il est au sein du groupe. Charles Macdonald suppose, dernière composante de son « explication », qu'un événement catastrophique, une épidémie de choléra par exemple, a touché le groupe à un moment de son histoire, précipitant un nombre de suicides élevé. Cette « vague initiale » se serait propagée dans les générations suivantes.

Les « facteurs culturels » ne sont pas oubliés, précise l'ethnologue. Seulement, ces facteurs ne causent pas le suicide à proprement parler. Plutôt, chaque culture suscite des « situations critiques », sources de stress et propres à déclencher le processus suicidaire. Charles Macdonald s'en tient à une allusion aux situations liées au mariage, puisque l'on sait que nombre de suicides s'accomplissent à la suite d'un conflit entre époux.

L'auteur a beau jeu d'écrire, ultime phrase de son ouvrage bien en accord avec une certaine tendance de l'anthropologie contemporaine – une anthropologie désillusionnée, méfiante vis-à-vis d'elle-même, presque repentante : « Les gens sont peut-être moins liés par la culture et moins dépendants de normes explicites de conduite [que les ethnologues ou les sociologues ne le présument], et de vastes pans du comportement humain sont peut-être mieux explicables par des paradigmes probabilistes, par la théorie du chaos, et par des systèmes cognitifs complexes en grande partie submergés sous la veine superficielle de la langue et de la culture » (p. 268).

Singulière défaite de l'anthropologie ! En effet, si on laisse de côté tout ce que l'« explication » de Charles Macdonald a de conjectural ou de circulaire, soit l'hypothèse génétique et l'hypothèse de la catastrophe initiale, si, en d'autres mots, on s'attache à ce qui recèle un peu de consistance dans cette « explication » et est source d'intelligibilité du phénomène considéré, que demeure-t-il, sinon une approche à caractère anthropologique ? À partir d'une référence à la biologie, Charles Macdonald reconnaît la part (éventuelle) de la nature dans le suicide. Néanmoins, cette part, quand bien même elle serait confirmée par une enquête sur le patrimoine génétique de la population, n'expliquerait pas tout, voire pas grand-chose : elle signifierait que certains individus sont plus prédisposés que d'autres à se suicider. Rien ne dit que ceux-là se suicideront. Rien ne dit non plus, au reste, que d'autres ne se suicideront pas. Car, comme l'admet une biologie consciente de ses limites, certains suicides seront le fait d'individus non prédisposés génétiquement (on notera, au passage, que ces suicides échappent à

l'« explication » de Charles Macdonald). Où l'auteur va-t-il alors chercher la solution à l'énigme du suicide ? Nulle part ailleurs, si ce n'est justement du côté de la culture. Ce qu'il désigne par les termes de « socialisation » et d'« archétype subliminal » sont ce que l'anthropologie appelle un schème culturel, qui construit le suicide en « option ouverte à l'individu ». L'explication prétendument non culturelle de Charles Macdonald fleure le culturalisme à la Margaret Mead, d'après lequel la psychologie et le comportement des membres d'une société sont déterminés par leur milieu moral. Les Arapesh sont doux, les Mundugumor féroces, et le groupe palawan en question, suicidaire.

Ainsi donc, l'ethnologue met de la culture là où il n'y en a pas – les « situations critiques » – tout en déniait son action là où elle est effective, à savoir dans le processus de socialisation. Tout se passe, à la vérité, comme si Charles Macdonald avait cherché à dépouiller le suicide de tout caractère culturel. L'espèce de coup de force qui sous-tend son argument s'avère manifeste lorsque, pour alimenter son explication, il prélève un passage dans l'article de Unni Bille-Brahe. La citation relative au caractère acquis du comportement suicidaire fait en réalité partie, dans cet article, de développements consacrés à souligner la dimension « culturelle » du suicide, soit l'idée que le phénomène est conditionné par les valeurs et les normes de la société (Bille-Brahe 2000 : 198-202).

Le tour de passe-passe de Charles Macdonald consiste à refuser au suicide une dimension fondamentalement « culturelle » tout en se dispensant de préciser la signification qu'il accorde à ce prédicat et les limites qu'il assigne à son application. L'auteur ne fournit pas sa définition de la culture, sauf par une référence brève et prématurée à la manière dont « les ethnologues l'envisagent, comme une structure symbolique ou comme un ensemble de règles et de valeurs » (p. 7). Dans l'ouvrage, il emploie le substantif en ethnologue, c'est-à-dire à tout va, parlant ici de « culture palawan », là de « culture matérielle », ailleurs de « culture du suicide » (pour affirmer son inexistence dans le groupe). Il serait, en temps normal, difficile de lui en faire grief. La culture est (était ?) l'idée sur laquelle les ethnologues se rejoignent, sans jamais savoir vraiment de quoi ils parlent. Et l'anthropologie ne s'en trouve pas mal pour autant. Néanmoins, les choses se corsent quand, à rebours de la tendance « naturelle » de ses collègues, un membre de la profession, non sans audace, caractérise un phénomène, quoique propre à une communauté sociale, comme « non culturel » (*uncultural*). Dans cette circonstance tout à fait extraordinaire, la question de ce qui fait la différence entre le culturel et le reste, de ce qu'est la culture, se pose, et avec force.

Reprenons le dossier. À l'évidence, c'est comme malgré eux que les indigènes entretiennent une remarquable propension au suicide. Ces gens ne disposent d'aucune conception ou explication générale du phénomène qui puisse conférer un sens à ses tragiques manifestations, qu'au demeurant ils déplorent et auxquelles ils réagissent avec désarroi. Mais n'est-ce pas justement une des propriétés de l'objet anthropologique que d'être vécu par les intéressés plutôt que pensé ? L'une des prémisses de l'anthropologie n'est-elle pas que les indigènes ne savent pas vraiment ce qu'ils font et pourquoi ils le font ?

Lorsqu'un comportement fait l'objet d'une désignation générique (*urug*) – laquelle n'est pas, sauf erreur de ma part, signalée et glosée dans l'ouvrage, quoiqu'elle figurât en tête d'un article antérieur de l'auteur sur le même sujet (2003) –, lorsque les indigènes déclarent que ce comportement est « coutumier » (*adat*), comme ils le déclarent à propos de deux types de suicide au moins, le suicide en réaction à celui de l'époux (p. 154) et le suicide de vieillards infirmes (p. 168), lorsque la mort que nous croyons « volontaire » résulte, avec divers autres maux et calamités, de l'activité d'entités surnaturelles – selon le commentaire, omis dans l'ouvrage, d'une personnalité locale auquel l'ethnologue donnait une portée générale dans un exposé précédent (1999 : 143-145) –, lorsque le suicidé reçoit des funérailles ordinaires, son acte n'engendrant pas de pollution sociale et son esprit n'inspirant pas de crainte particulière (p. 107), ce qui alerte sur la quasi-naturalisation du phénomène, lorsque, enfin, le suicide est un « constant sujet de conversation » au sein du groupe (p. 2), on est en droit de s'interroger sur la légitimité d'un décret de non-culturalité, d'ailleurs en contradiction avec l'une des conceptions de la culture susmentionnées (« ensemble de règles et de valeurs »). Assurément, les indigènes souffrent du suicide, quel qu'il soit. Ils ne le donnent pas moins, dans certaines situations, pour un fait normal. Serait-il si déraisonnable de regarder le phénomène comme une « valeur » indigène, voire comme une institution ?

Alors qu'il nous fait chanceler sous le poids d'une information foisonnante dans une longue première partie au titre éloquent (« La culture et la société palawan », sorte d'ethnographie à contresens qui éloigne du sujet de l'ouvrage), l'ethnologue fabrique dans la seconde, dédiée au suicide, un déficit relatif de données ; il tourne en sous-régime interprétatif. Mais, chassez le culturel, il revient au galop. Cet aspect, on l'a vu, est réintroduit subrepticement dans l'analyse, sous la forme pour le moins paradoxale d'une solution censée suppléer la défaillance de l'anthropologie.

La démonstration de Charles Macdonald repose, en fin de compte, sur un malentendu. Notre ethnologue affirme avoir liquidé, au travers de son étude, une illusion scientifique tenace, qui habite les sciences sociales depuis Durkheim et à laquelle l'anthropologie a largement adhéré : la « croyance » que le suicide peut être expliqué, en dernière instance, par des « causes sociales », l'idée que ces causes représentent les « principaux facteurs déterminants » du phénomène (p. 268). Or Durkheim, malgré ses ambitions grandioses pour la sociologie, n'a jamais prétendu « expliquer le suicide ». Il annonçait au début de son ouvrage : « Chaque société est prédisposée à fournir un contingent déterminé de morts volontaires. Cette prédisposition peut donc être l'objet d'une étude spéciale et qui ressortit à la sociologie. C'est cette étude que nous allons entreprendre » (1995 [1897] : 15). Le maître recherchait les conditions qui affectent le « taux social de suicide », celles qui font qu'une société a une « tendance spécifique » (*ibid.* : 139) ou une « aptitude plus ou moins prononcée » (*ibid.* : 336) au suicide, un « penchant plus ou moins intense » (*ibid.* : 15) pour la chose. Et à l'issue de son examen, il concluait : « De tous ces faits il résulte que le taux social des

suicides ne s'explique que sociologiquement. C'est la constitution morale de la société qui fixe à chaque instant le contingent des morts volontaires. Il existe donc pour chaque peuple une force collective, d'une énergie déterminée, qui pousse les hommes à se tuer » (*ibid.* : 336). Cette force collective ou « courant suicidogène » ne touche pas également les individus ; seuls ceux qui présentent une certaine faiblesse sont emportés (*ibid.* : 366). La nature de la faiblesse qui fait basculer dans la mort volontaire n'était pas précisément définie par Durkheim, pour qui elle était sans importance. Le mystère du suicide restait entier.

Charles Macdonald n'est pas le premier à tenter un procès d'intention au père de la sociologie française. Jean Baechler n'assénait-il pas naguère, point final à sa critique de la perspective durkheimienne : « *Il n'y a pas de théorie sociologique du suicide*, et il ne peut pas y en avoir » (1975 : 41, souligné par l'auteur) ? Charles Macdonald aurait pu lui faire écho en écrivant : « Il n'y a pas de théorie anthropologique du suicide, et il ne peut pas y en avoir ». Le procès, à la vérité, n'est pas dénué de fondement. Durkheim a maintenu une ambiguïté sur le but de sa recherche en parlant parfois de « causes sociales du suicide » (1995 [1897] : 107) là où il aurait fallu parler, en toute rigueur, des causes sociales d'une « tendance spécifique au suicide » (*ibid.* : 139). La même ambiguïté parcourt la plupart des travaux anthropologiques sur le suicide. Ces travaux, tout en faisant comme s'ils expliquaient tel ou tel type de suicide, éclairent plutôt la propension particulière d'une catégorie de la population à se donner la mort, dans la lignée de Durkheim. Charles Macdonald, au demeurant, n'évite pas le travers. La dernière section de son livre s'intitule « Expliquer le suicide à Kulbi » (du nom du lieu de l'enquête), quand son explication, si on la considère comme telle, vaut uniquement pour le taux social de suicide et non pas pour l'acte du suicide en soi. L'anthropologie, à l'instar de la sociologie, est incapable, et d'ailleurs bien peu soucieuse, d'apercevoir la ou les « causes » dernières du suicide. Elle ne dira jamais pourquoi, de deux individus soumis à des conditions identiques (une situation d'anomie par exemple), l'un seulement va jusqu'à se donner la mort. Il lui suffit de mesurer la part et décrire le jeu des facteurs sociaux et culturels dans les manifestations du phénomène, dans sa production, sa reproduction et son traitement. Elle se maintient, vaille que vaille, sur le plan où les deux démarches, interprétation et explication, sont susceptibles de se rejoindre, les significations ou les fonctions sociales du suicide décidant en partie de son accomplissement.

*Centre national de la recherche scientifique
LISST - Centre d'anthropologie sociale, Toulouse
guillaume.rozenberg@gmail.com*

MOTS CLÉS/KEYWORDS : suicide – nature – culture – Palawan (Philippines) – Émile Durkheim.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

Baechler, Jean

1975 *Les Suicides*. Paris, Calmann-Lévy.

Bille-Brahe, Unni

2000 « Sociology and Suicidal Behaviour », in Keith Hawton & Kees van Heeringen, eds, *The International Handbook of Suicide and Attempted Suicide*. Chichester-New York, John Wiley & Sons : 193-207.

Durkheim, Émile

1995 [1897] *Le Suicide. Étude de sociologie*. Paris, Presses universitaires de France.

Macdonald, Charles J.-H.

1999 « La mort volontaire aux Philippines », in Adam Kiss, ed., *Suicide et Culture*. Paris, L'Harmattan : 133-151.

2003 « Urug : An Anthropological Investigation on Suicide in Palawan, Philippines », *Southeast Asian Studies* 40 (4) : 419-443.

Malinowski, Bronislaw

1980 [1933] « Le crime et la coutume dans les sociétés primitives [1926] », in *Trois Essais sur la vie sociale des primitifs*. Trad. de l'anglais par Samuel Jankélévitch. Paris, Payot.

Westermarck, Edward

1908 « Suicide : A Chapter in Comparative Ethics », *Sociological Review* 1 (1) : 12-33.